

ART. PARIS

25 ANS

ART
FAIR

Art & Engagement

Un regard sur
la scène française

Commissaire invité : Marc Donnadiou

Art & Commitment

A Focus on
the French Scene

Guest Curator: Marc Donnadiou

Introduction

Marc Donnadiou, commissaire invité

En nos temps plus qu'alarmants où la guerre fait rage y compris aux portes de l'Europe, où les foyers de totalitarisme perdurent ou réémergent en divers points du globe, où certains conflits identitaires menacent le vivre ensemble et l'esprit même de démocratie, où face à la crise climatique les solutions mises en œuvre apparaissent dérisoires sinon purement faillibles, que peut l'art ? Rien et tout à la fois...

Comme le souligne Friedrich Nietzsche : « L'artiste a le pouvoir de réveiller la force d'agir qui sommeille en d'autres âmes. » Regarder l'art au prisme de l'« engagement », c'est dès lors admettre que l'artiste peut sinon changer le monde au moins participer à sa transformation. C'est ensuite rappeler la capacité inouïe de l'œuvre à cristalliser l'effrayant du réel en symbole, allégorie ou icône à portée universelle ; *Guernica* à lui seul en témoigne. C'est

« L'artiste a le pouvoir de réveiller la force d'agir qui sommeille en d'autres âmes. »

Friedrich Nietzsche

enfin reconnaître le soutien que tou-te-s les acteur-trice-s de l'art ont et continuent de jouer au côté et avec les artistes : épou-x-ouse-s, ami-e-s, galeristes, collectionneur-euse-s, éditeur-trice-s, historien-ne-s, critiques, commissaires, conservateur-trice-s..., toutes ces forces vives des lieux de création, de

production, de monstration, de transmission et de conservation de l'art qui ont toujours voulu être « de leur temps ».

Face aux massacres, aux violences, aux oppressions, aux discriminations, aux injustices dont l'actualité abonde, répond donc l'engagement des artistes, de ceux qui crient et dénoncent les théâtres des opérations, à ceux, plus discrets sans doute, qui chroniquent ces vies ordinaires cousues de luttes interminables, d'espoirs et de rêves qu'ils ou elles rétrécissent sans cesse à leur minuscule mesure. Il y a également ces mains tendues qui ont

Foreword

Marc Donnadieu, Guest Curator

What can art do in these worrying times when war is raging on Europe's borders, totalitarian states perdure or are reappearing in different areas of the globe and identity-based conflicts threaten social cohesion and the very spirit of democracy. A world in which, faced with climate change, the proposed solutions are derisory if not fundamentally flawed? The answer is nothing - and everything.

As Friedrich Nietzsche said: "The artist has the power to awaken the strength to act that lies dormant in other souls". By considering art through the prism of commitment, we are admitting that artists can indeed, if not change the world at least contribute to its transformation. It also serves to remind us that works of art possess the capacity to crystallise the fears of the real world and turn them into symbols, allegories or icons of universal significance: *Guernica* being the perfect example. And finally, it means we recognise the support provided by everybody in the art world in the broadest sense of the term. Not only artists, but also husbands and wives, friends, gallery owners, collectors, publishers, art historians and critics, not forgetting museum and exhibition curators. In short, the very lifeblood of all those places where art is created, produced, shown, shared and conserved; all the people who have always wanted to be "of their generation".

These artists' commitment comes in answer to the massacres, violence, oppression, discrimination and acts of injustice that are ubiquitous today. It is they who shout out and denounce what is happening in zones of conflict or, for the more discreet among them, tell the stories of ordinary lives that are crisscrossed with never-ending struggles, with hopes and dreams that they reduce to their common denominator. But there are also people prepared to lend a helping

"The artist has the power to awaken the strength to act that lies dormant in other souls."

Friedrich Nietzsche

fait un certain visage de la France et de l'art en France, parfois au péril de l'existence, envers une communauté, la sienne ou celle d'autres : celle des étranges étranger-ère-s, des immigré-e-s, des réfugié-e-s, des opprimé-e-s, des bani-e-s, de toutes ces personnes devenues des sans-nom en chemin d'un interminable exil. Et, en parallèle et sans contradiction, l'engagement dans l'acte créatif lui-même auquel certains artistes décident de consacrer toute une vie. Ce faire insatiable de l'œuvre qui les convoque dans l'atelier et qui n'est souvent qu'un faux retrait, qu'une solitude feinte, tant il regarde le monde et ouvre des mondes.

En faire le panorama complet demanderait un déploiement à grande échelle et une multitude d'analyses qu'une sélection de 20 artistes, 20 œuvres, 20 galeries participantes ne peut *in fine* rendre compte. J'ose néanmoins espérer qu'au-delà de celle présente – qu'accompagne bien évidemment celle sur « l'exil » d'Amanda Abi Khalil –, la nécessité actuelle à s'engager que nous partageons tous infusera en profondeur Art Paris 2023 dans son ensemble, et que chacun-e se l'appropriera avec force et courage.

**« La nécessité
actuelle à s'engager
que nous partageons
tous infusera en
profondeur
Art Paris 2023. »**

Volontairement, sont placées au cœur de cette sélection quatre figures tutélaires. Premièrement, l'Américaine Nancy Spero dont le travail de peinture a tout d'abord été reconnu en France durant les années 1950. Lors de ses séjours à Paris, elle a été bouleversée par l'œuvre d'Antonin Artaud ; de retour aux États-Unis, elle s'est immédiatement positionnée contre la guerre du Vietnam et pour la cause des femmes. Pourraient en être les arrières petites sœurs : la Camerounaise Angèle Etoundi Essamba dont tout l'œuvre photographique est dédié à la femme africaine ; l'Afgane Kubra Khademi qui tente à travers ses performances et ses dessins de recouvrer cette nature et cette puissance propre au féminin inexprimable dans son pays ; la Marocaine Randa Maroufi qui se revendique « indisciplinée » et dont les photographies et les films interrogent tout autant le masculin que le féminin ; la Chilienne Paz Corona qui met à nu dans ses peintures les corps et les identités ; la Polonaise d'origine Apolonia Sokol qui, elle, considère le

hand, sometimes putting their own lives in danger in so doing. By helping a community, their own or another - foreigners, immigrants, refugees, in short, all the oppressed and banished people who have become nameless faces on the road to eternal exile - they establish a certain image of France and art in France. In parallel - and without contradiction - there is the commitment made by certain artists to the creative act itself, to which they decide to devote their entire life. Let's not forget however that the insatiable desire to create what summons them into the studio is a false retreat, a feigned solitude when balanced against the extent to which their practice considers "the" world and opens out to other worlds.

Providing a comprehensive panorama of the question would require considerable means and multiple analyses, something that a selection of 20 artists, 20 artworks and 20 exhibiting galleries is ultimately unable to provide. Nevertheless, I dare to hope that - above and beyond this selection that obviously goes hand in hand with the selection on exile by Amanda Abi Khalil - this current need to make a commitment will pervade every level and every aspect of Art Paris 2023 and that everybody will apply their strength and courage to making it their own.

Four guiding figures have been deliberately placed at the heart of this selection, the first of whom is Nancy Spero. The American painter's work gained recognition in France in the 1950s and it was while living in Paris that she was profoundly touched by the work of Antonin Artaud. On her return to the United States, she immediately took a stand against the Vietnam War and in defence of the cause of women.

Other artists in the selection could be her great granddaughters, or perhaps sisters would be the better term: Cameroonian artist Angèle Etoundi Essamba, whose entire body of photographic work focuses on the figure of the African woman; Afghan artist Kubra Khademi who endeavours, by means of performance art and drawing, to regain the character and power inherent to women and which cannot be expressed in her home country; Moroccan artist Randa Maroufi, who describes herself as "undisciplined" and whose photos and films question masculinity and femininity; Chilean artist Paz Corona, who lays bare bodies and

“This current need to make a commitment will pervade every level and every aspect of Art Paris 2023.”

tableau comme un petit théâtre peuplé de figures hiératiques aux prises avec leur quotidien, leurs sensations et leurs émotions ; la Française Prune Nourry qui s'attache aux questions bioéthiques liées au déséquilibre des genres et au détournement des nouvelles technologies à des fins de sélection des sexes. Sans oublier, Laura Henno et RaKaJoo qui, l'une comme l'autre, ont investi cette complexité des identités en exil : celle des communautés en situation d'isolement, de déracinement ou de migration pour la première, celle d'une génération à la fois perdue et forgée dans cette double culture qu'est l'Afro-Européanité pour le second.

« Si l'art ne change pas le monde, certains artistes résistent coûte que coûte et s'opposent aux coups portés. »

Deuxièmement, la double figure d'un côté de Jacques Grinberg, né Djeki Grinberg en Bulgarie, représentant de ce que l'on a appelé, durant les années 1960-1970, la *Nouvelle figuration*, en opposition d'un côté à la *Seconde École de Paris*, de l'autre au *Nouveau réalisme* et à la *Figuration narrative*. Et, de l'autre, celle d'Hervé Télémaque, décédé il y a peu, cofondateur, lui, de ce mouvement de la *Figuration narrative*. Leurs œuvres sont, chacune dans leur genre, acerbes, grinçantes, mordantes

et toujours teintées d'ironie. Cette même ironie du désespoir – ou du dérisoire – est présente, aujourd'hui, chez le Soudanais Hassan Musa comme chez le Français Damien Deroubaix qui ne cessent de réinvestir la peinture d'« Histoire » afin d'en faire une peinture de « notre » histoire, ou plutôt de ces événements que l'on met assez vite à distance bien calés ou cadrés dans nos canaux d'information en continu. Ceux-là même qu'ausculte et analyse sans relâche Alain Josseau. Sans oublier l'Iranien Sépand Danesh dont les tableaux s'élaborent à partir d'un coin sans sol ni plafond qui symbolise tout à la fois un cul-de-sac et une ligne de fuite face à l'obscurantisme.

Troisièmement, Paul Rebeyrolle, dont les peintures barbares sont prémonitoires de ce monde en déclin où l'homme autodétruit, par cynisme, sa propre condition humaine et son rapport au vivant. Ce même corps à corps avec le faire de l'œuvre, nous le retrouvons tout aussi bien chez le Zimbabwéen Duncan Wylie qui affronte

identities in her paintings. Of Polish descent, artist Apolonia Sokol whose paintings are like small theatres full of hieratic figures grappling with everyday life, their feelings and emotions; French artist Prune Nourry, whose interest lies in bioethical questions in connection with the gender imbalance and the misuse of new technologies for gender selection; not forgetting Laura Henno and RaKaJoo, who have both taken onboard the complex notions of identity and exile: isolated and uprooted migrant communities, for one, a generation that is both lost and forged by its double Afro-European culture, for the latter.

The second central figure is in fact double. It comprises on the one hand Jacques Grinberg (who was born Djeki Grinberg in Bulgaria), a representative of what was called in the 60s and 70s *Nouvelle figuration* - in opposition to the *Second School of Paris*, the *Nouveau réalisme* and the *Figuration narrative* - and on the other, the latter's recently deceased founder, Hervé Télémaque. Both these artists' works are, each in their own way, biting, dark, scathing and always tinged with irony. This same irony of despair - or should that be derision - can also be seen in the work of Sudanese artist Hassan Musa and French artist Damien Deroubaix, who both tirelessly revisit the painting of "History" (with a capital "H") in order to paint "our" history, or rather those events from which we rapidly distance ourselves by leaving them within the framework of continuous news channels - the same channels that Alain Josseau tirelessly examines. And let's not forget Iranian artist Sèpànd Danesh, whose paintings comprise a corner with neither floor nor ceiling, a space symbolising both a dead end and a possible means of escape from the threat of obscurantism.

**“If art cannot
change the world,
some artists resist
whatever the cost”**

The third of our figures is Paul Rebeyrolle. Rebeyrolle's barbarous paintings presage a world in which man's cynicism leads him to destroy the human condition and his relationship with the living world. We find the self-same hand-to-hand combat with the creative process in the work of Zimbabwe-born Duncan Wylie, who actively confronts painting's different forms, light and colour with multiple coloured layers that become entangled, diffracted and fractured.

les formes, les couleurs et les lumières du tableau à travers de larges aplats enchevêtrés, diffractés et quasi fracturés que chez la Vietnamiennne Thu Van Tran qui creuse dans les failles de l'image et de l'histoire afin de remettre en jeu l'importance des matériaux et de la matérialité des mots et de leur sens. Chez Agathe Pitié, qui nous plonge au cœur d'univers dessinés hybrides, improbables et jubilatoires ayant tout à la fois la dimension d'une feuille de papier et celle d'un caravansérail multiculturel et universel, comme chez Agathe May qui, dans son travail inlassable de gravure, porte sur le réel un regard parfois étonné, parfois effaré, mais toujours lucide face à la surconsommation et le saccage de notre environnement avec lequel nous n'avons plus ni « ancrage » ni « encrage ».

« Résister c'est exister », nous rappelle Germaine Tillion. Si l'art ne change pas le monde, certains artistes résistent coûte que coûte et s'opposent aux coups portés. Et l'existence de leur œuvre nous oblige à ouvrir avec plus d'acuité notre regard sur l'histoire ou l'actualité, l'art ou le réel. C'est donc, en ce printemps 2023, de cet engagement, de cette contestation, de cette détermination et de cette clairvoyance des artistes et de leurs œuvres que j'ai souhaité extraire des feux pâles mais persistants face aux ténèbres qui assombrissent encore et toujours notre ciel ●

Marc Donnadiou (né en 1960, à Jerada, Maroc) a été conservateur en chef à Photo Élysée (Musée cantonal pour la photographie, Lausanne), après avoir été conservateur en charge de l'art contemporain au LaM Lille Métropole Musée d'art moderne, d'art contemporain et d'art brut de 2010 à 2017, et directeur du Fonds régional d'art contemporain de Haute-Normandie de 1999 à 2010. Il a été commissaire ou co-commissaire d'expositions monographiques ou thématiques de référence consacrées à la photographie contemporaine, aux pratiques du dessin, aux représentations actuelles du corps, aux processus identitaires au sein des espaces sociaux d'aujourd'hui, aux relations entre art et architecture et aux rapports entre photographie et art brut. Membre de l'Association internationale des critiques d'art (AICA) depuis 1997, il a collaboré à de très nombreuses revues étrangères et françaises, dont Artpress depuis 1994. Il a également participé à plusieurs dizaines de catalogues et d'ouvrages monographiques ou thématiques dans les domaines des arts visuels, de l'architecture, du design ou de la mode.

The same is true for Vietnamese artist Thu Van Tran, who delves into the cracks in the image and in history in order to reconsider both the importance of materials and the materiality of words and their meanings. This combat is also present in the work of Agathe Pitié, who immerses us in her own improbable and joyous drawn hybrid worlds, which are the same size as a sheet of paper and yet contain a multicultural and universal caravanserai of creatures and spirits of all origins and in Agathe May's dogged exploration of engraving, in which she turns a sometimes whimsical and sometimes alarmed eye on the world, always remaining lucid when confronted with overconsumption and the pillaging of our environment with which we seem to have lost our roots.

As Germaine Tillion reminds us: "Resisting is existing". If art cannot change the world, some artists resist whatever the cost, standing up to the blows that rain down. And the very existence of their art forces us to turn an even keener eye on history and current events, on art and reality. And so, in this spring of 2023, I wanted to look to the commitment, contestation, determination and clairvoyance of these artists and their works and extract the embers that continue to burn in the face of the ever deeper obscurity darkening our skies ●

Marc Donnadiou (born 1960, Jerada, Morocco) has been curator in chief at Photo Élysée (Musée Cantonal pour la Photographie, Lausanne), after previously working as curator of contemporary art at LaM Lille Métropole Musée d'Art Moderne, d'Art Contemporain et d'Art Brut (2010-2017) and director of the Fonds Régional d'Art Contemporain de Haute-Normandie (1999-2010). He has curated or co-curated a number of major exhibitions, both solo shows and themed exhibits in the field of contemporary photography, drawing practices, present-day representations of the body in art, identity processes at work in society today, the relationship between art and architecture and between photography and art brut. He has been a member of the Association Internationale des Critiques d'Art (AICA) since 1997 and has contributed to numerous French and international periodicals, including Artpress with which he has been working since 1994. He has also taken part in the elaboration of several dozen catalogues, monographs, and themed publications in the fields of the visual arts, architecture, design, and fashion.

Paz Corona

Née à Santiago du Chili en 1968
Galerie Les Filles du Calvaire

Paz Corona développe dans son travail une forme de mise à nu des corps et des identités. Si ses films sont plus directement en prise avec le réel et ses bouleversements, ses tableaux sont, eux, plus ouverts et elliptiques. Ils se fondent en effet sur des associations d'idées, de références ou de situations dont le faire de la peinture tente une résolution possible. Dans cette œuvre, trois récits s'interpénètrent autour d'un même principe de basculement d'une réalité à l'autre, d'un plan à l'autre, d'un état de conscience à un autre. Tout d'abord, une suite de films tout juste réalisés par l'artiste au Chili sur fond d'insurrection. Ensuite, une scène du film de Buster Keaton *Le Mécano de la "General"* où le personnage de l'amoureuse est extrait d'un sac postal. Enfin, la figure d'« Alice » qui ne cesse de plonger et de resurgir d'un espace du réel ou du récit à un autre. Autrement dit, cette figure accroupie sur un socle et au bord du basculement est l'allégorie d'un questionnement quasi introspectif : comment puis-je sortir de mon déséquilibre, d'un désordre, de ce désastre ? Ou : que signifie ce présent où je me trouve, ma vie, mon destin ? Et comment je m'en débrouille, je le dirige, je m'en émancipe, j'en décolle ?

Born in 1968 in Santiago, Chili
Galerie Les Filles du Calvaire

In her work, Paz Corona lays bare bodies and identities. If her films are more directly concerned with the reality of life and its upheavals, her paintings are more open and elliptical, based as they are on associations of ideas, references and situations that she tries to resolve through painting. In this work, three narratives commingle around the same principle - shifting from one reality, one plane, one state of consciousness to another. First comes a series of films that Corona has just made in Chili and which are set against the backdrop of insurrection. They are followed by a scene from the Buster Keaton film *The General* in which the main character's sweetheart is pulled out of a mailbag. Finally, there is the figure of "Alice", who is constantly disappearing into one part of reality or a narrative and reappearing from another. In other words, this figure kneeling on a block on the verge of falling is the allegory of a quasi-introspective form of questioning: How can I escape from my disequilibrium, this state of disorder, this disaster? Or: What is the meaning of this present of which I am part, of my life, my destiny and how can I deal with it, control it and set myself free?



Paz Corona
Untitled, 2022
Peinture/Painting
220 x 180 cm
Courtesy Galerie Les Filles du Calvaire

Sépand Danesh

Né à Téhéran en 1984
Praz-Delavallade

Le travail de Sépand Danesh, artiste franco-iranien, s'affirme comme un lieu d'interpellation et de dénonciation face à des situations absurdes, telles celles en cours en Iran ou au Moyen-Orient, ou celles de notre Occident où il vit depuis le milieu des années 1990.

Chacune de ses œuvres est ainsi composée à partir d'un coin sans sol ni plafond qui symbolise tout à la fois un cul-de-sac et une ligne de fuite, voire une minuscule scène de prise de parole au sein de l'espace pictural. À l'intérieur de ce cadre préétabli, l'artiste agence des saynètes tragicomiques, toutes dessinées à partir de la forme du pixel, reflet parodique de notre monde contemporain. Fortement marquée par l'histoire personnelle de l'artiste, dont une partie de la famille a été exécutée suite à un coup d'État raté contre le régime des Mollahs en 1980, *The Bird of Misfortune* représente le guide suprême iranien, l'ayatollah Khamenei, perché tel un oiseau de proie au sommet d'une potence.

Au-delà de la dénonciation d'un pouvoir tyrannique et répressif, cette peinture s'érige contre la peine de mort en Iran, deuxième pays en nombre d'exécutions après la Chine. Elle s'inscrit également dans un engagement constant de l'artiste de défense des droits et des libertés du peuple iranien.

Born in 1984 in Teheran, Iran
Praz-Delavallade

The art of French Iranian artist Sépand Danesh constitutes a place from which he can address and denounce absurd situations, such as the ongoing troubles in Iran and the Middle East, not forgetting the West, where he has been living since the mid 90s.

His canvases are always composed of a corner, two walls with neither floor nor ceiling, a space that symbolises a dead end, but also offers a possible escape. It could even be a tiny stage within the picture space, somewhere for his characters to take the floor. It is within this pre-established framework that Danesh creates his tragicomic scenes, the pixelated figures a parody of our contemporary world. *The Bird of Misfortune* is informed by the artist's own life - part of his family were executed after a failed *coup d'état* against the regime of the mullahs in 1980. It represents the Ayatollah Khamenei, the Supreme Leader of Iran, perched like a bird of prey on top of a gibbet.

Above and beyond the denunciation of a tyrannical and repressive regime, this painting takes a stand against the death penalty in Iran, a country that is second only to China in terms of the number of executions. It is also part of the artist's lasting commitment to defend the rights and liberties of the Iranian people.



Sépànd Danesh

The Bird of Misfortune, 2022

Acrylique sur toile/Acrylic on canvas

160 x 135 cm

Courtesy Praz-Delavallade

Damien Deroubaix

Né à Lille en 1972

Nosbaum Reding Gallery

L'œuvre de Damien Deroubaix est en dialogue permanent avec les maîtres anciens de la Renaissance, en particulier allemande, autant qu'avec les artistes de la modernité, de Picasso à Baselitz. Aussi retrouve-t-on au fil de son travail des thèmes classiques incontournables comme la mort, le guerrier ou le nu féminin qu'il revisite à partir des situations contemporaines les plus sombres comme la guerre en Irak, en Syrie ou en Ukraine. Le passé et le présent s'y percutent donc selon des jeux de mots visuels acerbes et grinçants qui empruntent de plus à la culture pop ou à la musique heavy metal.

Le tableau *Sans titre* (2020) est emblématique de cet engagement pictural : un personnage - qui n'est pas sans rappeler celui d'une sculpture de Rodin - mi-féminin mi-masculin, amputé des deux bras, y marche de façon déterminée sur fond de drapeau américain et d'aile d'oiseau fichée sur une pique comme un plumeau. Rien d'héroïque dans ce télescopage de formes symboliques sans humanité, à l'instar de rêves définitivement perdus ou d'espoirs sans retour, et pourtant tout retient notre regard face à cette facture expressionniste qui caractérise une œuvre intense en phase avec une actualité renouant sans cesse avec le tragique.

Born in 1972 in Lille, France

Nosbaum Reding Gallery

The work of Damien Deroubaix pursues a constant dialogue with the Renaissance masters (notably German), as well as modern artists from Picasso to Baselitz. In this way classic themes, such as death, the warrior and female nudes, are to be found throughout his work. He revisits these subjects from the standpoint of the most sombre contemporary events, such as the wars in Iraq, Syria and Ukraine. Past and present clash in a dark and acerbic, visual word play that borrows from popular culture and heavy metal music.

Untitled (2020) is emblematic of Deroubaix's artistic commitment: an armless, part female, part male figure - strangely reminiscent of a Rodin sculpture - walks with purpose against a backdrop of the American flag and a bird's wing stuck, feather duster-like, on top of a pole. There is nothing heroic in this clash of symbols. Devoid of humanity, the scene encapsulates lost dreams and unfulfilled hopes and yet our gaze is captured by its expressionist execution, which characterises an intense work of art in tune with the ongoing tragedy of events around the world.



Damien Deroubaix
Sans titre, 2020
Peinture/Painting
250 x 180 cm
Courtesy Nosbaum Reding Gallery

Angèle Etoundi Essamba

Née à Douala (Cameroun) en 1962
Galerie Carole Kvasnevski

Born in 1962 in Douala, Cameroon
Galerie Carole Kvasnevski

La complexité de la situation et de la condition des femmes africaines est le thème central des portraits photographiques d'Angèle Etoundi Essamba.

Prise dans différents pays et lieux de vie, chacune de ses œuvres témoigne donc, depuis plus de trente-cinq ans, « de leur fierté, de leur force et de leur conscience de soi ». Et l'usage exclusif du noir et blanc ne fait que renforcer ces contrastes qui les enferment dans un statut iconique ambigu. Pour exemple : dans *Couronne en dentelle 2* et *Jeu de forme*, datées 2020, l'opposition d'un côté entre les attributs vestimentaires occidentaux d'un blanc immaculé qui les distinguent du fond noir, et de l'autre leur corps sombre qui les rend, lui, presque invisible à l'image. Avec une parfaite maîtrise de son médium, l'artiste brouille ainsi les cartes et déplace les repères de la représentation afin de mieux redéfinir nos rapports à l'identité et à l'altérité.

« Je travaille sur le corps féminin dans une dimension symbolique et esthétique. Ce corps est une polyphonie. Il parle de luttes et d'épanouissement, de fragilité et de force, de résilience et d'engagement. [...] J'insiste sur sa singularité, sa pluralité et son universalité, valeurs dans lesquelles chaque individu se reconnaît. »

The central theme of the photographic portraits of Angèle Etoundi Essamba is the complex status of African women. For more than thirty-five years, her photos taken in different countries and various everyday places have borne witness to "their pride, strength and self-awareness". By opting to work in black and white, Etoundi Essamba reinforces the contrasts that imprison these women in an ambiguous stereotype. For example, in *Couronne en dentelle 2* and *Jeu de formes* (2020), she opposes the immaculately white items of historical European clothing (such as lace collars) worn by the models - that stand out against the black background - while darkening the rest of their bodies rendering them almost invisible. Mastering the photographic medium to perfection, Etoundi Essamba muddies the waters and moves the goalposts of representation to better define our relationship with identity and difference. "My work addresses the female body in its symbolic and aesthetic dimensions. This body is polyphonic. It is the expression of struggles and fulfilment, fragility and strength, resilience and commitment. [...] I insist on its uniqueness and singularity, its plurality and universality, values in which each person can recognise themselves."



Angèle Etoundi Essamba
Couronne en dentelle 2, 2020
Photographie/Photograph
150 x 100 cm
Courtesy Galerie Carole Kvasnevski

Jacques Grinberg

Né à Sofia (Bulgarie) en 1941 -

Décédé à Malakoff en 2011

Galerie Kaléidoscope

Born in 1941 in Sofia, Bulgaria

Died in 2011 in Malakoff, France

Galerie Kaléidoscope

Jacques Grinberg, né Djeki Grinberg en Bulgarie, est l'un des représentants majeurs de ce que l'on a appelé, durant les années 1960-1970, la *Nouvelle figuration*, en opposition d'un côté à la *seconde École de Paris*, de l'autre au *Nouveau réalisme* et à la *Figuration narrative*. Farouchement contestataire et échappant à tout encadrement, ce mouvement sauvage et toujours en révolte poursuit néanmoins les voies ouvertes par l'expressionnisme allemand, en particulier Otto Dix, ainsi que par le mouvement Cobra, de par la radicalité politique des sujets et la liberté expressive du geste en peinture.

Promoteur d'une approche figurative agressive, mordante et parfois cruelle jusqu'à l'insoutenable, Jacques Grinberg se fait donc très tôt remarquer tant pour la maîtrise de son langage pictural que pour son engagement radicalement anti-bourgeois et anti-militariste. *Le Casque prison* daté 1964 et *Fasciste - Tête de Rat* daté 1984 en sont deux exemples parfaits où, à vingt ans d'écart, le trait de peinture et la puissance de la couleur sont toujours et encore mis au service d'une dénonciation acerbe des pouvoirs militaires, tortionnaires et fascistes d'un XX^e siècle particulièrement barbare.

Jacques Grinberg was born Djeki Grinberg in Bulgaria. He was one of the leading representatives of what was known in the 60s and 70s as *Nouvelle figuration*, as opposed to the *Second School of Paris*, *Nouveau réalisme* and *Figuration narrative*. Fiercely anti-establishment and outside of any framework, this wild movement in a permanent state of revolt nevertheless continued along the path opened up by German expressionism in general (and Otto Dix in particular) and the Cobra movement, both in the radical politics of its subject matter and expressive freedom of its approach to painting. Jacques Grinberg defended a figurative approach that was aggressive, biting and cruel (sometimes unbearably so). He made a name for himself from early on, both for his mastery of pictorial expression and his radical anti-bourgeois and anti-militarist stance. *Le Casque prison* (1964) and *Fasciste - Tête de Rat* (1984) are two perfect examples, painted twenty years apart, that employ a similar execution and vibrant colour to carry out a biting denunciation of the armed forces seen as a cohort of torturers and fascists in a particularly barbaric 20th century.



Jacques Grinberg
Le casque prison, 1964
Huile sur toile/Oil on canvas
81 x 65 cm
Courtesy Galerie Kaléidoscope

Laura Henno

Née à Croix en 1976

Galerie Nathalie Obadia

Résolument politiques, les projets photographiques ou cinématographiques de Laura Henno éclairent des réalités parallèles situées en marge de nos sociétés contemporaines. L'artiste fait donc résonner dans le cadre de l'image des existences, des corps et des voix plurielles qui n'y ont pas ou plus accès. Privilégiant une approche longue et immersive au sein de communautés en situation d'isolement, de déracinement ou de migration, elle y explore les dimensions vivaces et créatrices des survies et des résistances qui s'y développent. Et les retraduit ensuite sous la forme, soit de photographies parfois mises en scène, soit de films dont l'approche documentaire contourne les codes du genre à partir de principes narratifs ou picturaux : de la posture des corps à l'expressivité du visage de chaque individualité, des jeux de lumière à l'omniprésence du hors-champ. *The Story Teller*, daté 2012, a été ainsi réalisé avec des adolescents étrangers arrivés seuls ou clandestinement en France, et met en scène la transmission entre eux d'un récit, d'une « histoire », qui permettra à chacun de convaincre les associations ou les juges de leur donner un statut, voire une reconnaissance, même si cela n'est pas nécessairement « leur » histoire propre.

Born in 1976 in Croix, France

Galerie Nathalie Obadia

Whether in photography or film, the resolutely political themes of Laura Henno shed light on parallel realities on the fringes of society. Within the picture frame, the artist brings to life existences and bodies and gives voice to a diverse population who cannot or can no longer express themselves. Preferring long-term projects that allow her to immerse herself in isolated populations - migrants and uprooted people living on the margins of society - she explores the creative dimension that arises out of their resistance and survival. Her experiences are transposed into photos (some of which are staged) or films that use a documentary approach that subverts the rules of the genre by using narrative or pictorial principles, from bodily postures to the expressive faces of each individual, the play of light and the ubiquitous presence of what lies out of shot. *The Story Teller* (2012) focusses on teenagers who arrived in France alone or illegally. It shows how they pass a narrative between them, a story that allows them - even if the story in question is not their own - to convince NGOs and judges to grant them a status or some form of recognition.



Laura Henno

The Story Teller, 2012

Tirage argentique d'après négatif sur papier Kodak satiné.

Contre-collage sur aluminium, encadrement bois et verre classique/

Silver gelatin print on satin finish Kodak paper. Pasted onto an aluminium panel
and framed in wood behind glass

74 x 94 cm

Courtesy Galerie Nathalie Obadia, Paris/Bruxelles

Alain Josseau

Né à Nantes en 1968
Galerie Claire Gastaud

Les peintures, les dessins, les vidéos ou les installations d'Alain Josseau interrogent l'image médiatique sur tous les angles : sa réalité, son inflation, ses mensonges, ses manipulations, ses détournements, ses mises en abyme... Et si, depuis 1996, son travail s'appuie sur une réflexion continue sur leur mode de fabrication et de diffusion, il s'oriente aujourd'hui sur les composantes mêmes qui les fondent : leur nature, leur définition, leur présence...

G255 #2 interpelle plus précisément nos rapports aux conflits mondiaux. Réalisée à partir de photographies, une maquette en carton gris en rotation lente, et représentant un quartier urbain en ruine, est enregistrée en direct par une webcam. Pourtant ce qui est visible sur l'ordinateur situé juste à côté n'est pas ce que perçoit littéralement notre regard, mais une traduction en noir et blanc saturée de grains, de codes et de signes caractéristiques des reportages de guerre sur l'Irak, la Syrie ou l'Ukraine diffusés sur une chaîne d'information en continu. Et ce film-là à l'écran est paradoxalement plus fascinant et presque plus réel que sa source que l'on a pourtant sous les yeux. À travers ce simulacre, Alain Josseau met ainsi en balance nos relations à la vérité des images comme aux images de la vérité.

Born in 1968 in Nantes, France
Galerie Claire Gastaud

The paintings, drawings, videos, and installations of Alain Josseau question media images from every angle: their reality and exponential development, their use out of context, lies, manipulations and *mises en abyme*. If since 1996 his work has been based on a continued reflection on how these images are made and distributed, he is now turning towards the very elements that make them what they are: their nature, definition and presence.

G255 #2 focuses on our relationship with the world's conflicts. A slowly rotating grey cardboard model made from photos and representing the ruins of an urban neighbourhood is filmed live by a webcam. And yet, what we see on the screen of the computer placed just to one side is not what we see with our eyes, but rather a grainy black and white version full of the stereotypes and signifiers that characterise coverage of the wars in Iraq, Syria or Ukraine broadcast on news channels. Paradoxically, the film on the screen is more fascinating and almost more realistic than the source of these images that is before our very eyes. Alain Josseau uses this simulacrum to weigh up our relationship to both the veracity of images and to images of the truth.



Alain Josseau

G255 #2, 2022

Sculpture, film et vidéo/Sculpture, film and video

112 x 150 cm

Courtesy Galerie Claire Gastaud

Kubra Khademi

**Née dans la province de Ghor
(Afghanistan) en 1989
Galerie Eric Mouchet**

**Born in 1989 in the Ghor Province,
Afghanistan
Galerie Eric Mouchet**

Plasticienne pluridisciplinaire, Kubra Khademi a fait de son statut de femme puis de réfugiée le point de départ de son attitude d'artiste et la source de tout son œuvre. C'est en effet une performance publique, intitulée *Armor* [L'Armure], réalisée à Kaboul en réponse à une société tyrannique et d'extrême patriarcat, qui l'a obligée à fuir son pays vers la France. Son travail se nourrit ainsi des ressources, des contradictions et des interdits des cultures musulmanes vis-à-vis des femmes, de la civilisation ancestrale persane à son passage à Beaconhouse National University à Lahore (Pakistan) en passant par ses souvenirs d'enfance, en particulier ses relations complexes avec sa mère ou ses sœurs et l'impossibilité de s'envisager comme artiste malgré une aptitude, gardée alors secrète, pour le dessin.

« Ce que je dessine n'est pas seulement une représentation féminine mythique forcée telle que je l'ai vécue moi-même, c'est également une représentation nihiliste des femmes, ornée d'une esthétique de la force féminine et du pouvoir sexuel. C'est pour cela que les femmes y sont surdimensionnées, car la sexualité féminine est condamnée alors qu'elle doit être représentée comme un pouvoir divin et sa force éternelle. »

The multidisciplinary artist Kubra Khademi has taken her joint status, respectively as a woman and a refugee, as the starting point for her artistic approach and the source of inspiration for her entire body of work. It was indeed the public performance of *Armor* in Kabul - a response to the tyrannical and extremely patriarchal nature of Afghan society - that forced her to flee to France. Her work is informed by the resources, contradictions and rules affecting women in Islamic society, from the ancient Persian civilisations to her time at Beaconhouse National University in Lahore (Pakistan). Childhood memories also play a role, in particular her difficult relationship with her mother and sisters and the fact that it was impossible for her to consider herself an artist, despite her skill at drawing that she kept secret. "More than just a mythical representation of women that is imposed by force - such as I experienced - the subject of my drawings is also a nihilistic portrayal of women, upon which is bestowed an aesthetic of female strength and sexual power. The women are oversized because female sexuality is condemned, whereas it should be represented as a divine power and its eternal force."



Kubra Khademi
The Great Battle, 2023
Peinture/Painting
213 x 244 cm
Courtesy Galerie Eric Mouchet

Randa Maroufi

**Née à Casablanca (Maroc) en 1987
Paris-B**

« Je préfère me penser comme multidisciplinaire, ou plutôt indisciplinée », telle se présente Randa Maroufi. À travers la photographie, la vidéo, la performance ou le son, elle s'attache à la mise en scène des corps dans l'espace public. Pour *Le Park* (2015), film qui l'a fait connaître, l'artiste est ainsi partie de photographies trouvées sur les réseaux sociaux afin de recréer une situation symbolique des rapports des hommes au territoire, au groupe, à leur image et à leur virilité.

« Je me sers du champ de l'image afin de remettre le vivant en question et proposer une lecture du réel et de réalités sociales contemporaines auxquelles je suis sensible. [...] J'examine le territoire. Je m'interroge sur ses limites et les manières dont les individus l'investissent. Je cherche à révéler ce que ces espaces, réels ou symboliques, produisent. » *Bab Sebta* (2019) est la reconstitution de situations observées à Ceuta, enclave espagnole sur le sol marocain et théâtre de nombreux trafics. Les femmes, parties prenantes d'un système qui les oblige à franchir cette frontière chargées de dizaines de kilos sur le dos, y font face à l'image et aux regards des autres et deviennent le symbole de résistances individuelles.

**Born in 1987 in Casablanca, Morocco
Paris-B**

"I prefer to think of myself as multidisciplinary, or rather undisciplined" is how Randa Maroufi likes to present herself. Her practice revolves around the presentation of her body in the public space using the mediums of photography, video, performance and sound. For *The Park* (2015), the film that established her reputation, Maroufi found inspiration in photos on social media, using them to recreate a situation that symbolised the relationship between men and their surroundings, the group, their image and their virility. "I use imagery to question the living world and propose an analysis of the real world and the contemporary social realities in which I am interested. [...] I examine a given area. I question its limits and the way in which people occupy it. I aim to reveal what is produced by these real or symbolic spaces". *Bab Sebta* (2019) is a series of reconstructions based on situations observed at Ceuta, the Spanish enclave on Moroccan soil that is the theatre of countless different kinds of trafficking. The women involved in a system that obliges them to cross the border laden down with dozens of kilos look out from the image, facing the gaze of others and becoming symbols of individual resistance.



Randa Maroufi

Bab Sebta (Ceuta's Gate), 2019

Film & Video

Barney Production (Sophie Penson, Said Hamich)

Shortcuts Distribution (Judith Abitbol)

Courtesy Paris-B

Agathe May

Née à Neuilly-sur-Seine en 1956
Galerie Catherine Putman

Born in 1956 in Neuilly-sur-Seine,
France
Galerie Catherine Putman

Agathe May est l'une des figures les plus importantes de la gravure contemporaine, médium qu'elle aborde selon un mode exigeant de création et non plus comme un simple moyen de diffusion d'images. Son approche est tout à fait singulière : travaillant le bois ou le lino ; privilégiant le grand format ; tirant chez elle, à la main, toutes les épreuves ; les assemblant, les combinant, les rehaussant une à une, de couleurs parfois acides.

Le triptyque *Le modèle* nous embarque ainsi dans le capharnaüm d'un espace tout à la fois réaliste et onirique, revisitation du thème incontournable du « modèle dans l'atelier » regenré au féminin pluriel. Le passé et le présent, le savoir-faire et l'innovation, l'ordre et le désordre, le réel et l'imaginaire, la nature morte et la vie, la globalité et le détail, le portrait et l'autoportrait, soi et l'autre s'y télescopent dès lors de façon jubilatoire. Figure libre, Agathe May porte un regard toujours étonné sur notre monde, parfois fantaisiste et joyeux sur notre univers familial, parfois effaré et particulièrement noir face à la surconsommation et le saccage de notre environnement avec lequel nous n'avons plus d'« ancrage ». Fait qu'elle poursuit justement, sous la forme d'« encrage » cette fois, dans son œuvre, à l'envers et contre tout.

Agathe May is one of the most important figures in contemporary engraving. She tackles this medium from a highly demanding creative standpoint, seeing it as so much more than a means of sharing images. May's approach is nothing short of unique: favouring large formats, she works with wood or lino, prints everything at home by hand and assembles and combines the prints, enhancing them one by one with the addition of vivid and sometimes almost fluorescent colours. Her triptych *Le modèle* immerses us in a cluttered place that seems both realistic and dreamlike. In it, May revisits a classic theme - the model in the studio - but here in feminine plural. Past and present, traditional know-how and innovation, order and disorder, the real and the imaginary, still lives and life, globality and detail, portraits and self-portraits, oneself and the other all come merrily crashing together. A free spirit, May always looks at our world with wonder. She turns on it a sometimes whimsical and sometimes alarmed eye, which becomes particularly disconsolate when confronted with overconsumption and the pillaging of our environment. In short, we have lost our roots and feeling of being part of the environment, something she explores in a body of work that she pursues through thick and thin.



Agathe May

Le modèle, 2018-2020

Xylographie à encrage monotypique/Woodcut, monotype

137,8 x 252,8 cm

Courtesy Galerie Catherine Putman

Hassan Musa

Né à El Nuhud (Soudan) en 1951
Galerie Maïa Muller

Hassan Musa se réfère souvent à la personnalité de Joséphine Baker : « Elle était la femme noire qui se trouvait là, au bon moment et au bon endroit, au carrefour des grandes contradictions socio-culturelles de la société française de l'entre-deux-guerres : colonialisme, ethnologie, fascisme, surréalisme, primitivisme, art nègre, charleston et robes courtes. Elle était l'arbre américain qui cache la forêt africaine. » Tout l'œuvre de l'artiste se situe donc au cœur de semblables contradictions, entre récits culturels, intérêts politiques et économiques, évolutions sociales, mémoires des peuples, persistance des systèmes violents et oppressifs. À travers des jeux savants de conjonctions, de juxtapositions ou de superpositions, celles-ci ressurgissent sur la toile comme d'inquiétantes réminiscences qui ravivent les non-dits enfouis dans les méandres de l'art et du monde. Ainsi, *Dante de Lampedusa II*, datée 2019, revisite ainsi *La Barque de Dante* d'Eugène Delacroix pour une traversée de nos propres enfers contemporains : la Méditerranée. Au fil de peintures ironiques et rageuses, Hassan Musa ne cesse dès lors de se demander de quelle étoffe sont faits ceux qui sont érigés – ou pas – en icônes artistiques ou médiatiques ? Par qui et pourquoi ?

Born in 1951 in El Nuhud, Sudan
Galerie Maïa Muller

Hassan Musa often refers to Josephine Baker: "She was the black woman who just happened to be in the right place at the right time, at the crossroads of all the major socio-cultural contradictions present in French society in the interwar period: colonialism, ethnology, fascism, surrealism, primitivism, Negro art, the Charleston and short dresses. If at the time people 'couldn't see the wood for the trees,' Baker was the American tree that hid the African forest". Musa's entire body of work lies at the nub of similar contradictions, a mix of cultural narratives, political and economic interests, social change, the memory of peoples and the continued existence of violent, oppressive systems. By means of a clever play of convergences, juxtapositions and superpositions, these contradictions explode onto the canvas like disturbing reminiscences bringing back to life things left unsaid in the meanders of art and the world at large. *Dante de Lampedusa II* (2019) revisits Delacroix's *La Barque de Dante*, portraying a voyage to hell across our own contemporary River Styx: the Mediterranean. From one ironic and incensed painting to the next, Hassan Musa tirelessly wonders from what stuff are made those who have – or have not – been raised to the status of icons of the media or the arts, as well as by whom and why this has come to pass.



Hassan Musa

Dante de Lampedusa II (d'après Delacroix), 2019

Peinture/Painting

100 x 100 cm

Courtesy Galerie Maïa Muller

Prune Nourry

Née à Paris en 1985
Templon

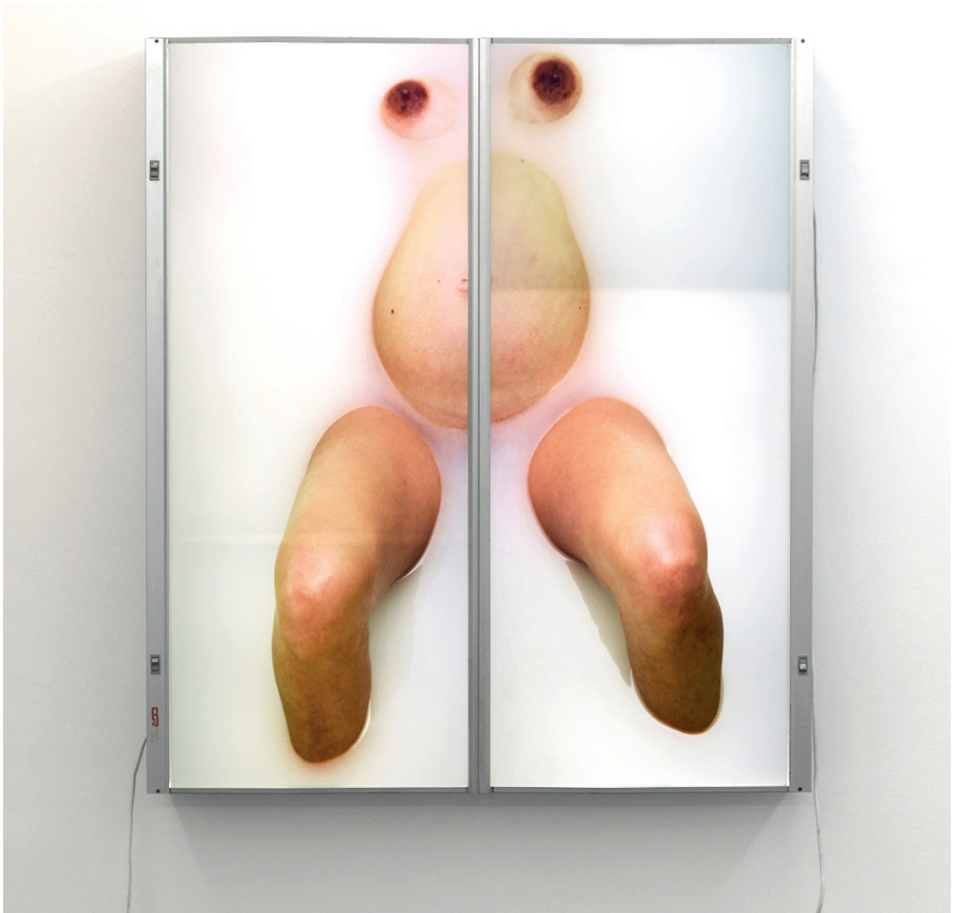
À travers une pratique d'installation, de sculpture, de photographie, de vidéo ou de performance, Prune Nourry explore les champs de la science et de l'anthropologie, en particulier les questions bioéthiques liées au déséquilibre des genres et le détournement des nouvelles technologies à des fins de sélection des sexes, notamment en Chine (« Terracotta Daughters », 2012-2030) ou en Inde (« Holy Daughters », 2010-2013).

Ayant vaincu un cancer du sein, l'artiste a elle-même eu l'impression, au cours de son traitement, de devenir le sujet de son propre travail : un corps-sculpture entre les mains expertes des médecins. Appartenant à la série « Holy Daughters », *Allaitée*, datée 2009, présente sur une visionneuse murale de négatifs de radiologie vintage une photographie couleur inédite. Réalisée en atelier, celle-ci représente un corps enceint allongé sur le dos et dont les rondeurs émergent d'un bain de lait à la manière d'un archipel sortant de l'eau, promesse de nouveaux territoires sensoriels qui nous relieraient autrement à nos cycles de vie. *Mother Earth*, sculpture monumentale immersive en béton de terre que l'artiste vient tout juste de construire dans le parc du Château La Coste, en reprend le même motif à grande échelle.

Born in 1985 in Paris, France
Templon

Prune Nourry explores the fields of science and anthropology. Her practice, which combines sculpture, installation, photography, video and performance, notably addresses the bioethical aspects of gender imbalance and how people misuse new technologies with the aim of choosing the sex of their child, in particular in China ("Terracotta Daughters", 2012-2030) and India ("Holy Daughters", 2010-2013).

A breast cancer survivor, during her treatment Nourry felt that she had become the subject of her own work: a body-sculpture placed in the expert hands of doctors. *Allaitée* (2009) from the series "Holy Daughters", is a strange colour photo pasted on a vintage, wall-mounted X-ray viewer. The photo itself (taken in the studio) shows a pregnant woman lying in a bath of milk. The parts of her body visible here and there above the surface evoke an archipelago emerging from the waters and hold the promise of a new sensory landscape capable of making a new connection with our life cycle. *Mother Earth*, the monumental immersive rammed earth sculpture that Nourry has just finished building in the gardens of Château La Coste, is a large-scale reproduction of the same motif.



Prune Nourry

Allaitée, 2009

Projet « Holy Daughters »

Impression montée sur visionneuse de négatifs de radiologie vintage, diptych

Print mounted on vintage radiology negative viewer, diptych

Chaque élément/Each element : 50,5 x 113 x 14,5 cm

L'ensemble : 113 x 101 x 14,4 cm

Pièce unique/Unique piece

Courtesy TEMPLON, Paris-Brussels-New York

Agathe Pitié

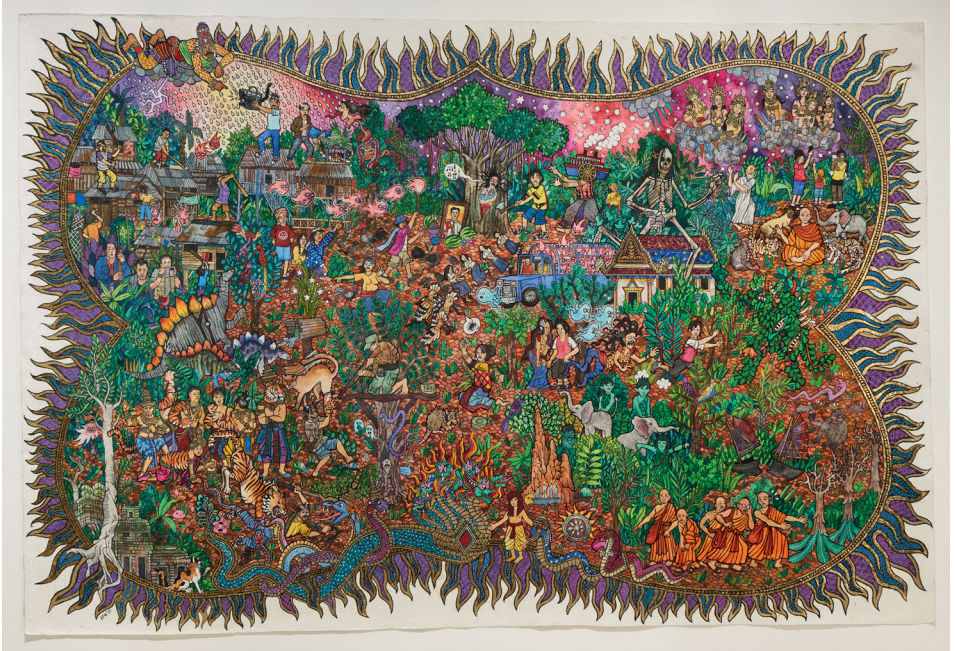
Née à Castres en 1986
Galería Michel Soskine Inc.

Agathe Pitié abolit dans son œuvre toute notion de temps, d'espace, d'histoire, de culture, de religion ou de mythologie, préférant ainsi créer des univers hybrides, improbables et jubilatoires. Les situations résultantes, semées de formes, signes et symboles, matérialisent un caravansérail d'êtres ou d'esprits de toute origine et de toute nature qui interagissent avec notre monde contemporain global, médiatique, virtuel, voire métaverse. Celles-ci sont ensuite dessinées à la plume, avec minutie et précision, en utilisant des cernés noirs similaires aux techniques du vitrail ou de l'émail. Réalisée de retour du Cambodge, *La Forêt aux Esprits* en est un des exemples parfaits.

« Je conçois chaque dessin comme si je faisais un casting guidé par un scénario soigneusement écrit dans mes carnets avec les acteurs et les rôles. Une fois que j'ai décidé du sujet de mon dessin, je remplis les pages avec mes idées. Et, comme un metteur en scène, je convoque les personnages que j'ai rencontrés au cours de mes recherches sur ce casting imaginaire qui participera à ma prochaine production. Ils sont organisés et couchés sur le papier dans un désordre qui n'est qu'apparent. Chaque scène est orchestrée, et chacun y joue le rôle qui lui est attribué. »

Born in 1986 in Castres, France
Galería Michel Soskine Inc.

In her work, Agathe Pitié, does away with notions of time, space, history, culture, religion and mythology, preferring instead to create her own improbable and joyous hybrid worlds. Shapes, signs and symbols are dotted throughout the resulting scenes that give tangible form to a caravanserai of creatures and spirits of all origins and all sorts that interact with our contemporary, globalised, media-friendly and virtual world - not forgetting the metaverse. These imagined scenes give rise to meticulous and precise pen drawings, whose use of black contours evokes the techniques used in stained glass and enamelled paint: *La Forêt aux Esprits* produced on her return from Cambodia is a perfect example. "I design each drawing as if I was doing a casting guided by a screenplay that I had carefully written in my notebooks, together with the actors and roles. Once I have decided on the subject, I fill the pages with my ideas. And just like a director, I call in the characters that I have met during my research for this imaginary casting, those who will take part in my upcoming production. Each is arranged and laid down on the paper in a disarray that is only apparent. In fact, each scene is carefully orchestrated and each character plays the role they have been given."



Agathe Pitié

La Forêt aux Esprits, 2022

Œuvre sur papier/Work on paper

88 x 136 cm

Courtesy Galería Michel Soskine Inc.

RaKaJoo (alias Baye-Dam Cissé)

Né à Saint-Denis en 1986
Galerie Danysz

Ancien sportif, Baye-Dam Cissé a grandi à la Goutte-d'Or. Il devient RaKaJoo – « tête de mule » en wolof – quand il se présente en tant qu'artiste polyvalent. Il est ainsi repéré dès 2008 pour la fresque de 300 m² qu'il réalise pour son club de boxe d'Aubervilliers. Presque dix ans plus tard, il s'inscrit à l'école Kourtrajmé, fondée en 2018 par le réalisateur Ladj Ly et l'artiste JR, dont il sort diplômé en 2020 en « Art & Image ». Une exposition au Palais de Tokyo, *Jusqu'ici tout va bien*, lui permet de confronter son travail à celui d'autres artistes interrogeant l'appropriation actuelle des « cultures de la rue ». Lui s'attache à la complexité identitaire d'une génération « à la fois perdue et forgée dans cette double culture qu'est l'Afro-Européanité ». À travers ses peintures, il prend donc la parole pour mieux la donner à ces « individualités » qu'il côtoie tous les jours, issues de tout horizon et porteuses d'histoires de vie. Les angles de vue et les lignes de composition presque prismatiques qui caractérisent son œuvre visent dès lors à « capter le regard des spectateurs » et à le plonger dans leur univers. « C'est pour cela que j'utilise des grandes focales : une perspective qui nous happe au cœur des tableaux. »

Born in 1986 in Saint-Denis, France
Galerie Danysz

Baye-Dam Cissé, a former sportsman who grew up in the Goutte-d'Or neighbourhood of Paris, prefers the name RaKaJoo – “a stubborn person” in Wolof – when working as an artist. He was first noticed in 2008 thanks to the 300 m² fresco he created for his boxing club in Aubervilliers. Almost ten years later, he enrolled in the “Art & Image” course at École Kourtrajmé, a school founded in 2018 by film director Ladj Ly and artist JR, from where he graduated in 2020. An exhibition at the Palais de Tokyo, *Jusqu'ici tout va bien* provided an opportunity to compare his work to that of other artists questioning the current appropriation of street culture. RaKaJoo is drawn to the complex identity of this generation that is “both lost in and forged by its double Afro-European culture”. In his paintings, he therefore speaks out so that these “individualities” from all horizons (and each with their own story) with whom he rubs shoulders on a daily basis are also given the right to express themselves. The perspectives and almost prismatic composition lines that characterise his work aim to “capture the viewer's eye” and immerse them in the lives of these people. “That's why I use wide angles to create a perspective that grabs the viewer and pulls them into the heart of the painting.”



RaKaJoo (alias Baye-Dam Cissé)

Toi et moi, 2022

Acrylique et huile sur toile/Acrylic and oil on canvas

162 x 114 cm

Datée et signée/Dated and signed

Courtesy Danysz

Paul Rebeyrolle

**Né à Eymoutiers en 1926 -
Décédé à Boudreville en 2005
Galerie Jeanne Bucher Jaeger**

**Born in 1926 in Eymoutiers, France
Died in 2005 in Boudreville, France
Galerie Jeanne Bucher Jaeger**

Instinctive et généreuse, la peinture de Paul Rebeyrolle s'est imposée dans le paysage artistique français à travers sa singularité, sa radicalité et sa puissance. En prise avec son époque, elle n'est qu'appel à la liberté de ton, à l'insurrection face aux pouvoirs établis, à la rébellion contre l'asservissement et l'aliénation, et à l'indépendance et l'émancipation pour tous. Portée par des matériaux quasi barbares, *La Vache rouge* (1998), de la série « Monétarisme », est prémonitoire d'un monde en déclin où l'homme autodétruit, par cynisme, sa propre condition humaine et son rapport au vivant.

Le Chien blanc (2000), de la série « Madagascar », s'énonce en revanche, par sa densité quasi magique, comme une ode à l'altérité et à une relation renouvelée à la nature et au bonheur de vivre.

« Ce qui se passe dans le monde me paraît plus dramatique, plus fort que le tableau qui pourrait sembler peut-être un peu vain [...], mais c'est là ma façon d'être peintre et c'est la seule. [...] Je peins tous les jours, et pourtant je me demande si je ne pense pas autant à la vie et aux conditions de vie des individus qu'à la peinture. Je crois que ces deux obsessions, celle de la peinture et celle de l'histoire contemporaine, se chevauchent chez moi totalement. »

The instinctive and generous painting of Paul Rebeyrolle established itself on the French art scene thanks to its singularity, radicality and raw power. Perfectly in phase with the times, it defended a freedom of tone and rebellion against the authorities, enslavement and alienation and the fight for independence and emancipation for one and all. Incorporating found objects that could be considered barbarous (wire, animal hide), *La Vache rouge* (1998) from the series "Monétarisme" announces a world in decline in which man's cynicism leads him to destroy the human condition and his relationship with the living world. On the other hand, the almost magical density of *Le Chien blanc* (2000) from the series "Madagascar" announces its intention to be an ode to difference, to a new-found relationship with nature and the pleasure of living. "What is happening in the world seems to be stronger and more dramatic than painting, which could perhaps seem rather vain [...], but that corresponds to my way of being a painter and it is the only way. [...] I paint every day and yet I wonder if I don't think just as much about life and people's living conditions as painting. I believe that these two obsessions, painting and contemporary history are inextricably entwined in me."



Paul Rebeyrolle
Le chien blanc (série « Madagascar »), 2000
Peinture/Painting
278 x 240 cm
Courtesy Galerie Jeanne Bucher Jaeger

Apolonia Sokol

Née à Paris en 1988

The Pill

Apolonia Sokol est emblématique d'une nouvelle génération de femmes peintres nées durant les années 1980, intrépides et audacieuses, dotées d'une forte personnalité, conscientes de ce que peut leur offrir l'histoire de l'art, des formes et des signes, et attentives à ce que peut (leur) apporter le passage à la figuration d'un univers qui leur appartiendrait en propre.

D'origine polonaise, l'artiste a grandi entre le Danemark et la France, vécu à New York et Los Angeles et avoue se sentir bien à Istanbul, cité byzantine et musulmane, à cheval entre Europe et Asie. Nourris de cette multiplicité de cultures et de regards, ses tableaux sont autant d'espaces clos minimalistes, de petits théâtres mentaux presque métaphysiques, peuplés de figures féminines hiératiques – y compris l'artiste elle-même – aux prises avec leur quotidien, leurs sensations et leurs émotions, mais également leurs luttes, leurs espoirs et leurs rêves. Et, comme le souligne Richard Leydier : « Elle ne choisit pas ses modèles au hasard. Elle a besoin de peindre des gens qui l'impressionnent. Des artistes, des militantes engagées dans des causes diverses, féministes ou LGBT. Elle saisit leur énergie, leur intensité. [...] Dans le même temps, elle capte leur fragilité. Ou bien y projette la sienne. »

Born in 1988 in Paris, France

The Pill

Apolonia Sokol is emblematic of new generation of intrepid and audacious women painters born in the 80s, artists endowed with a strong personality and aware of all that the history of art can offer them in terms of forms and signs. They are also aware of what they have to gain by shifting to a figurative representation of a world that is all of their own.

Of Polish descent, Sokol grew up between Denmark and France. She has lived in New York and Los Angeles, but feels just as at home in the Byzantine and Muslim city of Istanbul at the crossroads of Europe and Asia. Informed by this wealth of different cultures and perspectives, her paintings are minimalist closed spaces like small, almost metaphysical theatres of the mind. They are full of hieratic female figures – including the artist herself – who are grappling with everyday life, feelings and emotions, as well as their struggles, hopes and dreams. And as Richard Leydier points out: "She does not choose her models by chance. She needs to paint people who make a strong impression on her, such as artists or feminist and LGBT activists. She captures their energy and intensity. [...] At the same time, she captures their fragility, or perhaps projects her own fragility onto them."



Apolonia Sokol
Lulu Nuti, 2022
Huile sur lin/Oil on linen
92 x 65 cm
Courtesy The Pill

Nancy Spero

**Née à Cleveland (USA) en 1926 -
Décédée à New York (USA) en 2009
Galerie Lelong & Co.**

**Born in 1926 in Cleveland, USA
Died in 2009 in New York, USA
Galerie Lelong & Co.**

Tout l'œuvre de Nancy Spero est dédié aux victimes des totalitarismes, du capitalisme et de la domination masculine. En effet, après avoir poursuivi des études à l'Art Institute de Chicago, elle se revendique comme une artiste *underground*, indépendante et engagée dans les plus importants combats politiques, sociaux et culturels de son temps. Réduite au silence aux États-Unis, elle part à Paris de 1959 à 1964, avec son mari le peintre Leon Golub et ses deux enfants, où son travail de peinture est remarqué. De retour aux États-Unis, Nancy Spero dénonce les systèmes de violence à l'œuvre durant la guerre du Vietnam. Elle se plonge également dans l'œuvre d'Antonin Artaud, et lui dédie, au tournant des années 1960-1970, deux séries de dessins et de collages : les « Artaud Paintings » et les « Codex Artaud ». Celles-ci seront de véritables prises de conscience de son rôle d'artiste, en particulier le fondement patriarcal de l'ordre symbolique du langage et le caractère spécifique de la voix des femmes. Elle s'investit dès lors, et exclusivement, dans la défense et l'expression de la cause des femmes, revisitant sans relâche les images stéréotypées du « deuxième sexe » à travers les siècles et les civilisations.

The entire œuvre of Nancy Spero is dedicated to the victims of totalitarianism, capitalism and male domination. After studying at the School of The Art Institute of Chicago, she began to identify as an “underground” artist, someone independent and militant who was active in the most important, political, social and cultural struggles of her times. Reduced to silence in the United States, she moved to France where she lived in Paris from 1959 to 1964 with her husband, painter Leon Golub and their two children. It was at this time that she began to draw attention. On her return to the United States, Nancy Spero denounced the participation of the American government in the Vietnam War. At the end of the 60s and beginning of the 70s, her interest in the work of Antonin Artaud led to two series of drawings and collages celebrating the French poet: the “Artaud Paintings” and the “Codex Artaud”. This production marked the dawning awareness of her role as an artist and more particularly the patriarchal symbolic order of language and the specificity of women's voices. From then on, she devoted herself exclusively to expressing and defending the cause of women, tirelessly revisiting the stereotypical images of the “second sex” over the centuries and across different civilisations.



Nancy Spero

You bear the stigma... (série « Artaud Paintings »), 1969

Gouache, encre et collage sur papier/Gouache, ink and collage on paper
62,7 x 50,2 cm

© DACS / Courtesy Galerie Lelong & Co.

Hervé Télémaque

Né à Port-au-Prince (Haïti) en 1937 -

Décédé à Paris en 2022

Galerie Rabouan Moussion

Hervé Télémaque a cofondé le mouvement de la *Figuration narrative* et créé un vaste corpus de travaux caractérisé par des courts-circuits visuels ou des interactions de formes et de signes proches de la vie ordinaire, de la culture populaire et des objets de consommation, à l'instar de *One more (do it again)*, remake d'un tableau daté 1959 et détruit, dédié à son professeur aux États-Unis Julian Lévi et à la mère de sa fille. Par le biais de peintures, de dessins, de collages, d'objets et d'assemblages d'une grande force plastique, il jette ainsi un regard critique sur les rapports entre image et langage, et confronte ses expériences personnelles, sociales et culturelles avec les grands événements politiques du XX^e siècle. Mais il s'attache surtout à mettre en lumière l'histoire et les résonances contemporaines de l'impérialisme, du colonialisme et du racisme, à travers des œuvres qui rendent compte des manières insidieuses dont ces systèmes structurants continuent de contrôler et d'imprégner nos vies quotidiennes. Dans ses dernières peintures, Télémaque revisite presque avec mélancolie, mais toujours autant d'acuité, ses origines africaines, son héritage haïtien et le vécu de la diaspora des Caraïbes.

Born in 1937 in Port-au-Prince, Haiti

Died in 2022, Paris, France

Galerie Rabouan Moussion

Hervé Télémaque cofounded the *Figuration narrative* movement and created a vast body of work characterised by visual short circuits and interactions between forms and signs informed by everyday life, popular culture and the consumer society. *One more (do it again)* is exemplary of his approach. The latter is a remake of a 1959 painting that he destroyed and which was dedicated to Julian Lévi (his teacher in America) and to the mother of his daughter.

In a practice that covered painting, drawing and collages, as well as powerful assemblages of objects, he turned a critical eye on the complex relationship between image and language, juxtaposing his personal, social and cultural experiences with the major political events of the 20th century. Above all, however, he endeavoured to shed light on history and the continuing impact of imperialism, colonialism and racism in works that bore witness to the insidious ways in which these structural systems continue to control and permeate our lives today. In his final paintings, Télémaque revisited with a touch of melancholy, but with an equally sharp eye, his African origins, Haitian heritage and the story of the Caribbean diaspora.



Hervé Télémaque

One more (do it again), 2021

Acrylique sur toile/Acrylic on canvas

150 x 150 cm

Courtesy Galerie Rabouan Mousson

Thu Van Tran

**Née à Ho Chi Minh City (Vietnam)
en 1979**

Almine Rech

Née au Vietnam et réfugiée en France, Thu Van Tran développe une œuvre complexe qui réinterroge l'histoire de son pays d'origine au prisme du faire artistique. Aussi a-t-elle intitulé une de ses expositions *Trail Dust (Trainée de poussière)*, formule ambiguë qui évoque d'un côté l'évanescence d'un travail presque abstrait à l'acrylique sur toile ou au pigment et à l'aquarelle sur papier, et de l'autre le nom de code de l'armée américaine pour ses épandages toxiques lors de la guerre du Vietnam.

En creusant dans les failles de l'image et de l'histoire, l'artiste remet en jeu l'importance des matériaux et de la matérialité des mots et de leur sens tout autant que la capacité de l'art à éclairer les atrocités du passé ; et se joue des échelles infinies du temps tout autant que de la fragilité de la vie et la finalité de la mort. La série « Colors of Grey » s'attache ainsi à des nuages gris – élaborés à partir de la superposition de toutes les couleurs – dont la fascinante sensualité le dispute à l'horreur d'une toxicité – naturelle ? artificielle ? – tout aussi envisageable. Les gestes artistiques de Thu Van Tran transcendent donc une certaine expérience de la beauté dans l'art, qui n'est jamais aussi innocente qu'elle ne paraît dans le réel.

**Born in 1979 in Ho Chi Minh City,
Vietnam**

Almine Rech

Thu Van Tran came to France as a refugee. For many years, she has been building up a complex body of work that questions the history of her birth country as seen through the prism of art. One of her exhibitions is entitled *Trail Dust*, an ambiguous title that evokes, on the one hand, the evanescent nature of her quasi-abstract acrylic on canvas or pigment paintings and watercolours on paper and, on the other hand, the American army's code name for the spraying of toxic herbicides during the Vietnam War.

By delving into the cracks in the image and in history, Thu Van Tran reconsiders both the importance of materials and the materiality of words and their meanings and the ability of art to shed light on the atrocities of the past. She plays with the infinity of time, the fragility of life and the finality of death. Her series "Colors of Grey" features clouds whose grey colour is obtained by superposing the colours that correspond to the name of the herbicides used during the war. The clouds' fascinating sensuality is disrupted by the possibility that they are in fact toxic (for natural or artificial reasons). In her work, Thu Van Tran therefore transcends the way in which we experience the beauty of art, which is never as innocent here as it seems in real life.



Thu Van Tran
Colors of grey, 2022
Acrylique sur toile/Acrylic on canvas
130 x 195 cm
Courtesy Almine Rech

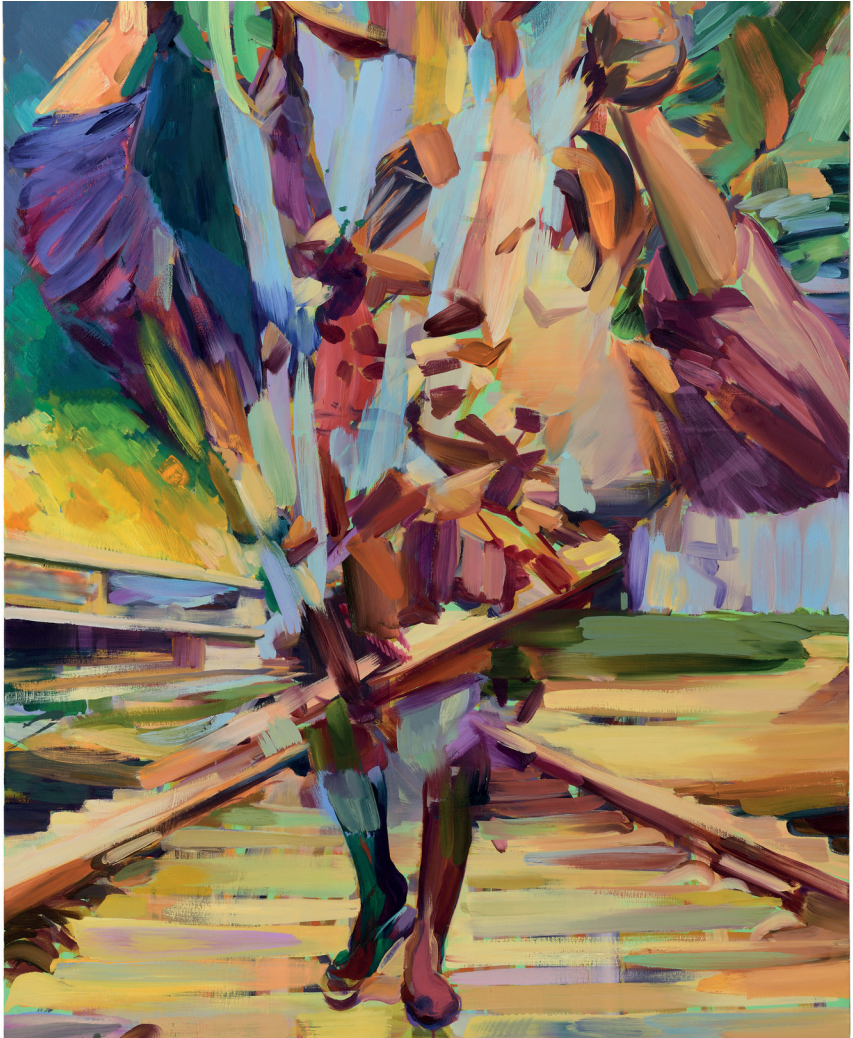
Duncan Wylie

Né à Harare (Zimbabwe) en 1975 Backlash

Pour Duncan Wylie, l'être humain a besoin d'élan et d'énergie pour avancer, se construire et, parfois, se reconstruire. Né à Harare (Zimbabwe), l'artiste a grandi dans les couloirs de la National Gallery de Harare où sa mère était conservatrice. À 20 ans, il décide néanmoins de partir pour suivre des études aux Beaux-Arts de Paris, puis de devenir Français. Il vit et travaille aujourd'hui entre la France et le Royaume-Uni. *Self Construct (NGZ) #3*, daté 2022, est emblématique de son travail de peinture dont les références sont donc tout à la fois personnelles, sociales et historiques : un personnage avance sur des rails, ses bagages sur les épaules et ses bras levés en signe de détermination, comme s'il se devait de partir droit devant lui en emportant de quoi tout rebâtir. Et l'artiste lui-même d'affronter de façon engagée les formes, les lumières et les couleurs de la peinture à travers des lignes de force denses et puissantes, sur lesquelles viennent se déployer de larges aplats enchevêtrés, diffractés et quasi fracturés. Entre espoir, chaos et renaissance possible, cette double allégorie de la condition de l'être humain et de l'artiste renvoie en parallèle aux renversements politiques mis en oeuvre ces dernières décennies au Zimbabwe par le Président Robert Mugabe.

Born in 1975 in Harare, Zimbabwe Backlash

For Duncan Wylie human beings need impetus and energy to move forward and build or rebuild themselves. Wylie spent his childhood in the corridors of the National Gallery in Harare, where his mother was a curator. At the age of 20, he decided to go and study at the Beaux-Arts de Paris and later to become French. Today, he divides his time between France and Great Britain. *Self Construct (NGZ) #3 (2022)* is emblematic of his painting, whose references are always informed by personal, social and historical elements. A burdened down figure walks along a railroad track, its arms raised in a sign of determination, as if duty bound to soldier on, carrying everything required to rebuild. Wylie himself actively confronts painting's different forms, light and colour by means of dense, powerful mark-making combined with multiple layers of colour that become entangled, diffracted and fractured. Between hope, chaos and a possible renaissance, this double allegory of the human condition and the condition of the artist refers in parallel to the political upheaval in Zimbabwe in recent decades resulting from the actions of President Robert Mugabe.



Duncan Wylie
Self Construct (NGZ) #3, 2022
Huile sur toile/Oil on canvas
162 x 130 cm
Courtesy Backslash